



Je fus accablé par cette révélation. — Page 111, col. 2.

de gaies et brillantes fleurs, tandis qu'elle travaillait tous les jours à son propre linceul.

Elle grelottait de froid en attendant le retour de son père.

Les mots que lui avait adressés la vieille femme dans la cour résonnaient à son oreille.

Que voulaient-ils dire ?

Comment pouvait-elle, — plongée elle-même dans une misère plus navrante encore que la misère des autres, — comment pouvait-elle lui enseigner un moyen facile et profitable de gagner de l'argent ?

L'âme d'Ellen était pure, bien qu'elle vécût dans un milieu de gens grossiers et avilis, semblable à un lis élevé sur un tas de fumier.

Les paroles de la vieille femme étaient intelligibles pour cette chaste et jeune créature, et cependant par instinct, elle se reprochait d'y penser.

Mystérieuse influence d'une providence sage et prévoyante qui nous met en garde contre les dangers encore inconnus !

Elle essaya d'éloigner sa pensée de ses propres malheurs et des offres séduisantes que venait de lui faire sa vieille voisine, et la reporta sur les autres locataires de la maison qu'ils habitaient.

Elle vit alors qu'il y avait au monde des gens dont la condition était aussi triste et aussi désespérée que la sienne.

La pauvre Ellen en réfléchissant ainsi sur la condition de ses voisins se trouva entourée de tous côtés par la misère, — misère au-dessus, — misère au-dessous, — misère à gauche, — misère à droite.

La misère était le génie de cette maison et de toutes celles la cour.

La misère lui préparait ses repas, composait son lit et ne la quittait ni le jour ni la nuit !

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

SUITE.

Je me rappelle un grand cri de douleur, les femmes entourant M. Daniel Peggoty, nous tous debout dans la chambre, moi tenant à la main un papier que Cham m'avait remis, M. Daniel Peggoty sa veste violemment déchirée, ses cheveux en désordre, les lèvres et le front blêmes.

— Lisez, monsieur Davy, me dit-il d'une voix frémissante, lisez lentement, je vous prie, ou j'aurai peine à comprendre.

Au milieu d'un silence de mort, je lus la lettre suivante écrite sur un papier tout taché de larmes :

« O vous qui m'aimez mille fois plus que je ne l'ai mérité alors même que ma pensée était innocente, lorsque vous lirez ces lignes, je serai bien loin... »

— Je serai bien loin, répéta lentement M. Peggoty. — Arrêtez ! Émilie bien loin ! Continuez.

« Je serai bien loin pour ne plus revenir... à moins qu'il ne me ramène... sa femme. Ah ! si vous saviez combien mon cœur est déchiré. Je vous ai trop offensé pour que vous me pardonniez jamais, et, cependant, je le répète, si vous pouviez seulement savoir combien je souffre. Ah ! je suis trop coupable pour vous parler de moi... consolez-vous en pensant que je suis coupable ; mais, par la miséricorde divine, daignez dire à mon oncle qu'il ne m'a jamais été plus cher qu'à présent ! et puis oubliez tous combien vous avez été bons et affectueux pour moi ! oubliez, vous, que vous deviez m'épouser : tâchez de penser que je suis morte petite fille et qu'on m'a ensevelie quelque part. Priez le ciel, dont j'ai perdu la grâce, qu'il ait pitié de mon oncle. Soyez sa consolation ; aimez quelque bonne fille qui soit pour

ui ce que j'aurais dû être, qui vous soit fidèle, qui soit digne de vous, et qui vous fasse honneur comme je vous fais honte. Dieu vous bénisse tous : je serai souvent à genoux pour l'implorer en faveur de vous tous. S'il ne me ramène pas sa femme, une lady, je ne prierai plus pour moi, mais je prierai encore pour vous tous : mon dernier cri de tendresse à mon oncle... à lui mes dernières larmes, les dernières paroles de ma reconnaissance. »

C'était là toute la lettre.

J'avais cessé de lire, que M. Daniel Peggoty me regardait comme si je lisais encore. A la fin je lui pris la main et le conjurai de tâcher de se contenir.

— Merci, monsieur, merci, répondit-il sans faire un mouvement. A son tour, Cham lui parla. M. Daniel Peggoty lui secoua la main, mais sans mot dire et toujours dans le même état. Personne n'osa plus lui adresser un seul mot.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'il détourna les yeux comme s'il sortait d'un rêve et les promena autour de lui ; puis d'une voix sourde :

— Quel est l'homme ? je veux connaître son nom.

Cham me regarda, et, tout à coup, je sentis comme un choc qui me fit reculer.

— On soupçonne quelqu'un, dit M. Peggoty ; qui est-ce ?

— Monsieur Davy, dit Cham d'une voix suppliante, éloignez-vous un moment et laissez-moi le lui nommer... vous ne devez pas l'entendre, vous.

Je sentis encore le même choc. Je m'affaissai dans une chaise et j'essayai de balbutier une réponse ; mais ma langue était paralysée et ma vue trouble.

— Je veux connaître son nom ! répéta M. Daniel Peggoty.

— Depuis quelque temps, répondit Cham en balbutiant, nous avons rencontré par ici un do-